



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Dans le patois imagé de ma vallée alpestre, on a deux façons d'évoquer des yeux bleus : l'une courante, familière, qu'on emploie pour le tout aller, bêtes et gens que l'on croise dans le va-et-vient de la vie quotidienne : **ueï blou**. L'autre poétique, raffinée, dont on use pour la jeune fille épanouie dans sa beauté : **ueï pair**. « Pair » évoque le bleu des prunelles, mais aussi la transparence du regard et son feu passionné et, par surcroît, le visage et les charmes irrésistibles de la bien-aimée. Heureuse, la belle aux yeux pairs, car **pairs** évoque encore l'universel hommage qui monte vers elle. Nos paysans pratiques, aux gestes exacts et positifs, n'ont point rejeté de leur langage ce vocable de luxe empreint de grâce, de poésie et de fatal amour. C'est que, pendant que vont les mains, l'esprit toujours s'évade vers la féerie des beaux instants, indispensables à l'homme comme le boire et le manger.

C'est sans doute parce que je viens de là-haut, où tant de rêve passe dans les grands souffles des vallées, que j'ai, inscrite en moi, cette continuité d'adhésion au réel et au dépassement... Je ne parle de moi, ici, qu'à cause du danger possible que je pourrais, dans ces causeries, faire courir à la véritable simplicité...

« Ce sont vos expressions qui me choquent : « je n'aime pas, par exemple, « aristocratie que simplicité ». Attention à la prétention !... Nous devons nous garder comme « la peste des cuistres et des pédants... L'Éducateur me plaît par son souci de se pencher sur les besoins pratiques des maîtres » et par son souci aussi d'éviter le verbiage. « L'aristocratie, même simple, ne doit pas « être son idéal. »

Admettons que je sois le pédant (il y a toujours quelques risques à s'aventurer au-delà des vérités premières). Si l'on veut bien me dispenser d'être le cuistre, nous nous mettrons tout de suite d'accord pour revendiquer avec notre camarade, une éducation sans cesse mise à l'épreuve par l'expérience, c'est-à-dire **pratique**.

Mais, voici qu'ayant écrit ce mot nécessaire, indispensable, nous avons quelques appréhensions : notre habitude est si grande de ne voir jamais que le côté positif et utilitaire des choses que nous restons prisonniers encore et toujours de l'exclusive nécessité. Elle nous oppresse de toutes parts dans cette société marâtre aussi bien dans nos obligations sociales, dans notre vie familiale que

dans notre métier. Il faut calculer toujours, mesurer nos élans, compter sans cesse pour arriver à faire cadrer dans un équilibre qui exclut le remords, nos désirs et nos besoins. Comme Epicure, c'est une véritable arithmétique des joies permises et des besoins qu'il nous faut établir. Mais Epicure n'inventa sa philosophie que parce qu'il fit, en profondeur, l'expérience du pessimisme social dans les problèmes terre à terre imposés par la vie précaire que menaient les réfugiés fuyant les Thraces. Si grand était le désarroi des hommes, qu'il ne pouvait s'agir que du salut individuel. Mais l'histoire a marché et nous voici mêlés aux grands problèmes actuels des masses, soucieux avant tout du bonheur du vaste monde des travailleurs.

C'est dire assez que nous n'avons plus à être si méticuleux dans nos soucis personnels étriqués, mais que nous avons le devoir de nous appuyer sur autrui, d'élargir l'horizon et de travailler à cette installation matérielle qui libère l'homme et permet la paix spirituelle et les conquêtes de l'esprit. Nous avons le devoir d'être **pratiques**, oui, mais aussi de voir large et de faire désormais une part à nos rêves puisque ces rêves sont déjà engagés dans l'expérience sociale et seront, demain, réalité.

Evidemment, il est utile que nous ayons le plus vite possible en mains les techniques qui nous permettent d'enseigner, d'installer l'École dans le milieu social et de l'intégrer dans la vie sociale comme facteur d'avenir. Mais il est utile aussi que nous prenions conscience dans ce présent technique de toutes les richesses qu'il met en branle et libère. Les procédés, les recettes, les tours de mains ne sont efficaces que s'ils demeurent des **outils** au service de la pensée de l'enfant et c'est cette pensée qui en détermine l'efficacité et l'opportunité. Ne voir la technique que pour elle-même, se cantonner exclusivement dans la **pratique**, c'est confondre le moyen d'acquérir des connaissances avec la connaissance au plus large sens du mot. C'est dans cette confusion que sombre le **primaire**, non par incapacité intellectuelle, mais par excès de précaution. Le pratique, la chose vue, contrôlée, c'est notre refuge sacré, nous nous y cramponnons, le gardant jalousement des élargissements idéologiques, parce qu'il a une évidence de réalité qui met notre conscience à l'aise.

Nous disons par exemple : le texte libre, c'est le meilleur moyen d'apprendre la grammaire, la syntaxe et chaque jour nous faisons la démonstration pratique de cette vérité. Nos enfants apprennent la grammaire, la construction de la phrase il est vrai, mais ni la grammaire, ni la syntaxe ne sont une fin en soi : elles ne sont là que pour exprimer la pensée de l'enfant : le plus important des problèmes reste l'expression de l'âme enfantine. Dans cette exigence du pratique, le primaire risque d'aller plus loin encore. Comme il a la méfiance de la pensée inutile, il a la méfiance du vocable inutile et il réserve d'avance à l'enfant du peuple un vocabulaire d'utilité tout juste nécessaire pour passer un certificat d'études ou rédiger une lettre de demande d'emploi.

Dans les commissions de contrôle de fiches ou de B.T., on s'insurge contre le mot nouveau, la phrase un tantinet littéraire, maintenant, à mon avis, outrageusement l'enfant sur le ba ba de l'expression littéraire. Or, l'enfant a des ailes, il sait d'un bond sauter par dessus le ruisseau au lieu d'emprunter la passerelle que vous lui proposez et, dans un texte littéraire qui l'empoigne, il comprend intuitivement le sens de mots qu'il n'a jamais rencontrés peut-être mais qui sont partie intégrante d'une émotion qui le remue. Dans nos villages de province, nous sommes souvent surpris de constater l'explosion d'un véritable talent littéraire chez des enfants vivant près de parents ne parlant jamais français et l'élégance de leur style, la richesse de leurs impressions nous feraient croire parfois à une sorte de miracle :

Elle voyait, en bas dans la vallée, monter les petites fumées, chaque toit portant la sienne comme un panache soyeux se déployant au vent. Et par delà le torrent, les brumes s'épaississaient en fourrure argentée, s'arrondissaient au dos des mamelons, s'allongeaient comme une échine de fauve sur la crête douce de la colline. Déjà, c'était le soir.

Nous aurions le droit, ici, sans nul doute, de parler d'aristocratie dans l'évocation des images, sans que ce terme vise le moins du monde à prétention et à effet, mais, à traduire simplement cette manière racée, spontanée, qui est arabe et musicale et, en un mot, talent.

Est-ce là notre idéal? Nous ne nous forçons pas d'avance un idéal à atteindre. Nous allons vers la vie totale avec ses exigences matérielles ou morales et nous tâchons de saisir cet instant de vie dans son aspect le plus vrai mais aussi le plus chatoyant parce que l'homme est ainsi fait que toujours c'est ce qui est au-delà de la réalité connue qui le passionne. Nous savons bien que sur des milliers d'enfants qui décrivent le soir, quelques-uns seulement nous offriront de belles trouvailles et, pourtant, ces sensations proches de la poésie sont dans

le cœur de nos enfants et ce sont ces sensations-là qui persistent dans l'âme de l'homme jusqu'aux confins de la mort et qui sont la pâture des derniers souvenirs de l'extrême vieillesse.

SOIR D'HIVER

*Semblables à la fumée de la locomotive,
Les nuages s'allongent en une traînée noire.
Les champs commencent à s'endormir,
Je suis seule sur la route.
La nuit commence à tomber ;
La lune joue à cache-cache derrière les gros
Vite, vite, tournez mes roues ! [nuages].
Fort, plus fort, j'appuie sur les pédales.
Engourdis sur les arbres,
Les corbeaux s'éveillent et s'enfuient lourdement.
Avec de grands battements d'ailes
Et des cris sinistres : croa, croa.*

Jocelyne FOURLON, 12 ans 1/2.

Pourquoi sommes-nous si près ici de la belle atmosphère sans, cependant, pouvoir nous y plonger et nous y laisser prendre et envouter? C'est certainement le Maître qui n'a pas su prendre sa part. Peut-être s'est-il dit, lui aussi, que la poésie et le beau morceau littéraire ce n'est pas l'idéal d'un fils du peuple et qu'à tout prendre, le fait tout nu, le détail exact suffiront bien à tout. C'est une grave erreur, car c'est l'enfant qui est trahi dans son besoin d'émotion, dans son désir instinctif d'amplifier la réalité pour la rendre plus émouvante. Il serait facile de relever ici les expressions qui prouvent le besoin qu'avait la jeune Jocelyne d'inscrire ses sensations sous l'angle poétique. Mais la poésie, même naturelle, ne se contente pas de la phrase modeste, au détail trop banalement précis. Seule manque ici la résonance qui aurait fait de ce texte point banal un morceau émouvant. Quand la fillette dit : **Je suis seule sur la route. La nuit commence à tomber**, — il y a entre ces deux phrases tout un monde de sensations où le silence, l'ombre, la crainte tissent l'émotion de l'enfant. Ce n'est pas être pédant que de prêter à l'âme enfantine l'appui de sa propre intuition et d'ouvrir devant lui les perspectives qu'il pressent.

Il n'est pas juste de croire que ce superflu qui est la meilleure part de l'enfant, soit inconciliable avec les faits courants de la vie pratique et les soucis quotidiens. Nul ne fera l'injure à ce jeune poète, dont l'expression touche au chef-d'œuvre, de ne point connaître sa chèvre au sens pratique du mot :

J'AIME LA PAUVRE CHÈVRE

*J'aime la pauvre chèvre
La chèvre capricieuse
Qui ne pense jamais qu'à créer des ennuis
Et qui après avoir rêvé toute la nuit
De liberté sans carcan et sans chaîne
Retourne dans l'enclos brouter une herbe maigre.
Dans ses yeux malicieux où danse une étincelle*

On peut lire l'envie de courses vagabondes
De jeunes buissons verts et de murs à lécher ;
Mais tu restes au pré tout le jour attachée.
Et quand descend le soir tu reviens à l'étable
Tout au bout de ta corde, bien monotinement,
A petits pas pressés, pareille à un grand-père,
Et la flamme en tes yeux est morte doucement.

Eliane JUILLET, 11 ans 1/2.

« Je dois à ce poème, nous écrit le Maître,
« le plus bel instant de ma vie d'éducateur. »
Nous le croyons sans peine.

Un long commerce avec l'enfant nous persuade de son besoin invincible des émotions de dépassement de l'heure présente. Il est à l'aube de la grande aventure de la vie. Tout, autour de lui, est neuf et plein d'éclat et dans son âme s'éveille le chant du monde. Peut-être à un détour de son chemin rencontrera-t-il la belle aux yeux pairs qui fait rêver les gens de ma haute vallée ! Mais pour qui sait regarder les belles images, mettre son cœur à l'aise dans l'émotion vraie, les yeux pairs ne sont pas l'exception dans l'événement d'une existence, mais ce regard, tourné vers l'intérieur qui nous assiste aux belles et aux mauvaises heures de la vie,

Camarade, laissez-nous les yeux pairs !

(à suivre.)

Elise FREINET.

COMMISSION DU FICHER C.E. ET DES PAYS BILINGUES

Il faut qu'au Congrès d'Angers nous puissions travailler sur du réel et non discuter dans le vide. Chaque maître de cours élémentaire se doit donc d'envoyer à notre camarade A. Gréciet, Ecole Maternelle, Cours Saint-Laud, à Angers, ses travaux :

— soit un exemple d'exploitation du texte libre au C.E. (un panneau sera, je pense, réservé à cette occasion) ;

— soit un ou plusieurs exemples de fiches réalisées avec vos élèves à même la classe ;

— soit un ou plusieurs albums que vous échangez avec l'école correspondante et qui, j'en suis sûre, seraient une précieuse indication pour l'orientation à donner aux B.T. pour C.E., ou aux fiches ;

— soit tous autres travaux réalisés dans votre classe ;

— et vos journaux enfin.

Recommandations. — Mettez votre nom et votre adresse au dos de chaque document si vous voulez les revoir et précisez sur votre colis même : pour la Commission du fichier C.E.

Me prévenir de vos envois.

Suz. DAVIAULT, Vanclans par Nods (Doubs).

Abonnez-vous à Francs-Jeux

134, rue d'Assas - PARIS

Commandez **Le Petit Chat qui ne veut pas mourir** - Edition originale : 500 fr.